

—Nous verrons cela tout à l'heure. Quelle raison vous a-t-il donnée ?

—Que l'honneur lui interdisait de donner son nom à cette jeune fille.

Olermont haussa les épaules.

—Eh bien, après ? Tant pis pour lui... Qu'y a-t-il là de nature à vous bouleverser ? Tuidieu ! Allez donc montrer à vos gens le visage que vous avez, et la vérité ne sera pas longue à deviner. Tenez, vous n'êtes pas l'homme qu'il faudrait ! Ah ! si j'étais à votre place...

—Mais, misérable ! s'écria le duc en grinçant des dents, tu ne comprends donc rien, et ton cynisme te rend donc aveugle et même incapable de voir le danger ?

—Quel danger ?

—Mais il sait tout, ou du moins... il en sait assez pour refuser d'épouser mademoiselle de Kandos, pour refuser d'associer son nom au mien.

—Tout, quoi ? reprit le bandit étonné.

Puis, se frappant le front, il éolata d'un rire silencieux, en se laissant aller sur le fauteuil.

Le duc le regardait stupéfait.

—Je crois qu'il devient fou ! murmura-t-il.

—Mais non, mais non ! C'est toi qui perds la " boussole," répliqua l'intendant. Quelle poule mouillée !

M. de Kandos eut un geste de fureur.

—Trêve de familiarité, dit-il. Expliquez-vous.

—Rien de plus simple. Le jeune homme est mon fils !

—Ton fils !

—Eh ! mon Dieu, oui ! Mon fils, retrouvé par moi, il y a huit jours, lorsque je venais de croire à jamais le " bec de Coco " et de nous sauver.

Le duc eut un frisson.

—En m'enfuyant par les toits, je suis tombé au sein de ma famille. Voilà tout le mystère...

—Ainsi, M. Lapière, ce jeune homme...

—S'appelle Gaston Olermont, fils légitime de Louis Olermont, ici présent, et d'Ernestine Lapière, son épouse, actuellement lingère, rue des Trois-Couronnes.

—Ah ! le malheureux !... s'écria le duc effaré.

—Dame ! On ne choisit pas son père, c'est vrai ; et je crois qu'il n'a pas une joie folle de m'avoir retrouvé. C'est comme ma femme !

—Oh ! je comprends, maintenant, pourquoi il refuse... Ainsi ce n'est pas pour...

—Non, monsieur le duc, interrompit l'ex forçat. C'est tout simplement parce qu'il se croit indigné de s'allier au dernier représentant de la noble famille de Kandos. Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?

—Vous me faites horreur ! fit le duc avec dégoût et colère.

—C'est connu ! Mais on ne peut pas se séparer de Bernard l'intendant, sans qu'il y consente, et la place est trop bonne, pour que le dit Bernard la lâche volontairement.

—Oui, la situation n'est belle que pour toi... qui n'as pas de conscience, pas de remords ; qui ne veux que l'or pour assouvir tes passions, et qui puise dans ma bourse... qui est plus à toi qu'à moi.

—Dame ! fit le coquin d'un air tranquille, on n'a ici-bas que le bien qu'on se donne, ou qu'on prend, ce qui est la même chose.

—Mais ce malheureux jeune homme savait le nom de son père, quand il est venu ici, quand il a aimé Annette ?

—Sans doute ; seulement il croyait ce père mort, perdu, mangé par les requins ou les orléans.

—Je comprends maintenant ses hésitations, puis sa résolution définitive ; on désespère, ses réticences, que je prenais pour des allusions... J'ai manqué de me dénoncer moi-même... C'est un honnête homme !

—C'est un imbécile... Avant qu'il entrât ici, je lui ai proposé la paix, lui offrant de lui faire épouser sa bonne amie, s'il le voulait, et il m'a repoussé.

—Qu'y pouvais-tu ?

—Tout !... Je lui aurais fabriqué tous les faux papiers qu'il aurait voulu, ou un acte de décès, en bonne et due forme, d'un certain Louis Olermont.

—Je ne suis pas vaniteux, moi, je ne tiens pas à ma personnalité ; je ne demande qu'à m'éclipser, à m'envelopper sous la peau de l'humble intendant Bernard. On ne saurait être moins exigeant.

—Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela ? Pourquoi ne m'avez-vous prévenu ? J'aurais évité, à lui et à moi, une scène pénible et qui a manqué nous perdre tous deux ; car, un moment, le bon sens, la raison, le courage, m'ont abandonné ; j'ai prononcé des paroles qui seraient graves, si son trouble, que je m'explique, ne l'avait empêché de les comprendre.

—Pourquoi ?... pourquoi ? Parce que tu es une sensitive... Et que j'ai toujours peur que tu fasses des bêtises... Je pensais aussi que le jeune homme se laisserait faire.

—Refuser une jolie fille, qui a un beau nom et des écus... Il faut que ce soit mon fils pour ça !... Pas de chance ! Il n'est pas possible que mon sang coule dans ses veines... Il a tout pris de sa mère... c'est un rude gars !

—Et tu ne l'as pas reconnu, en le voyant ici tous les jours ?

—Il me ressemble si peu !... Et puis je n'ai pas la bosse de la famille... et la voix du sang ne me dit rien.

—D'ailleurs, ce nom de Lapière n'est pas rare, et, à dire vrai, je croyais, depuis longtemps la mère et le fils mort de misère.

—Donc, j'ai craint de te bouleverser en t'apprenant que deux personnes me connaissaient... Et qui me connaît, n'est pas loin de te connaître, tout duc que tu es !... Seulement j'étais sûr de leur discrétion !

—Du reste, depuis la dernière affaire, tu me boudes et me traites comme un chien...

—Ah ! tais-toi, misérable !... Cet assassinat...

Le duc s'arrêta, hêlant, et pressa son front dans ses mains avec un geste de rage impuissante.

—D'abord, je n'ai fait que me défendre. Il a tiré le premier, et puis tu n'es qu'un ingrat !... Fallait-il le laisser parler ? Si tu as du goût pour la guillotine... tu sais, bonsoir... Je romps nos relations !

—Ah !

—Oui, ce n'est pas toi qui me retiendrais, je le sais. Mais je suis bon et pas susceptible. Je reste. J'ai besoin de toi, comme tu as besoin de moi. Je ne puis pas te prendre ton titre ni tes biens, mais sans moi... que serais-tu ? Perdu cent fois, mille fois perdu !

—Je suis ton terre-neuve :— je te repêche et tu m'injures. Heureusement que je t'aime tel que tu es. Mon vrai fils, au fond, c'est toi. On s'attache par le bien qu'on fait, a dit un grand philosophe, et tu es comblé de mes bienfaits !

—Ah ! que ne suis-je mort le jour où je vous ai connu ! murmura le duc.